

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Naissance**

Anaïs Nin

---

Volume 4, numéro 23, mai 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Nin, A. (1962). Naissance. *Liberté*, 4(23), 366-370.

## Naissance

(Traduction française par Daisy Aldan et Mélie Tello)

“L'enfant est mort”, dit le médecin.

J'étais étendue sur une table. Je n'avais pas de place pour allonger les jambes. Je devais les garder pliées. Deux infirmières étaient penchées sur moi. Le médecin se tenait debout devant moi avec un visage de femme aux yeux rendus saillants par la colère et la crainte. Depuis deux heures je faisais de violents efforts. L'enfant que je portais n'avait que six mois, et déjà il était trop gros pour moi. J'étais épuisée. Nos veines étaient gonflées par l'effort. J'avais poussé avec toutes les forces de mon être. J'avais poussé comme si je désirais rejeter cet enfant hors de mon corps et dans un autre monde.

“Poussez, poussez de toutes vos forces!”

Poussais-je avec toutes mes forces? Toutes mes forces?

Non. Une partie de moi ne voulait pas expulser l'enfant. Le médecin le savait. C'est pour cette raison qu'il était fâché, mystérieusement fâché. Il le savait. Quelque chose en moi restait passif, ne désirant rejeter quoi que ce fut, pas même ce fragment inerte de moi-même, dans le froid, hors de moi. Tout ce qui en moi avait choisi de garder, de bercer, d'embrasser, d'aimer, tout ce qui en moi emprisonnait le monde entier dans une tendresse passionnée, cette partie de moi-même refusait de rejeter l'enfant, même mort en moi. Bien qu'il menaçât ma vie, je ne pouvais pas briser, arracher, séparer, renoncer, m'ouvrir et me dilater et céder une parcelle de vie comme une parcelle du passé, cette partie de moi-même se révoltait contre la séparation d'avec l'enfant, ou de qui

que ce fut, dans le froid, pour être recueilli par des mains étrangères, pour être enterré dans des lieux étrangers, pour être perdu, perdu, perdu...

Le médecin le savait. Quelques heures auparavant, il m'adorait, me servait. Maintenant il était fâché. Et j'éprouvais une noire colère contre cette partie de moi-même qui refusait de pousser, de se séparer, de perdre.

"Poussez, poussez! Poussez de toutes vos forces!"

Je poussais avec colère, avec désespoir, avec frénésie, avec la sensation que je mourrais en poussant, comme on exhale le dernier soupir, que je rejetterais tout ce qui est en moi, mon âme baignée de sang, mes entrailles, et que mon corps lui-même se déchirerait et qu'une fumée s'en exhalerait, que je sentirais l'ultime morsure de la mort.

Les infirmières, penchées sur moi, se parlaient pendant que je me reposais. Ensuite, je poussais jusqu'à entendre les os craquer, jusqu'à sentir les veines saillir. Je fermais les yeux avec une telle force que je voyais des éclairs et des vagues rouges et violettes. Mes oreilles bourdonnaient, et mes tympanes battaient, prêts à éclater. Je pinçais les lèvres si violemment que le sang coulait. Je sentais mes jambes terriblement lourdes, comme des colonnes de marbre, comme d'immenses colonnes de marbre qui écrasaient mon corps. Je suppliai qu'on me les soutienne. L'infirmière appuyait sur mon ventre avec son genou et criait: "Poussez! poussez! poussez!" Sa sueur tombait sur moi.

Le médecin arpentait la salle, coléreusement, impatiemment.

"Nous serons ici toute la nuit. Trois heures déjà..."

La tête apparaissait, mais je m'évanouis. Tout devenait bleu, puis noir. Les instruments brillaient devant mes yeux. Cliquetis de bistouris dans mes oreilles. Froid et silence. Puis j'entendis un murmure que je ne pouvais saisir. Le voile se déchirait, les ordres se croisèrent, tombant brusquement comme une cascade, avec des éclats qui perçaient les oreilles. La table tangua doucement, tangua. Les femmes flottèrent. Têtes, têtes pendant aux énormes ampoules blanches. Le médecin marchait encore, les lampes bougeaient, les têtes s'approchaient, toujours plus près, et les mots m'arrivaient plus lentement. Tout le monde riait. Une infirmière dit: "Quand j'ai eu mon premier enfant, je me suis toute déchirée. Il a fallu me faire des points, et puis j'en ai eu un autre..."

L'autre infirmière répondit "Le mien passa comme une lettre à la poste. Mais la délivrance ne voulait pas sortir. La délivrance ne voulait pas sortir. Sortir... Sortir..." Pourquoi continuaient-elles à se répéter. Et les lampes à tourner. Et les pas du médecin se précipitaient, vite, vite.

"Elle ne peut plus travailler; à six mois la nature n'aide pas. Elle a besoin d'une autre injection".

Je sentis la piqûre de l'aiguille. Les lampes se stabilisèrent. Le froid et le bleu qui m'environnaient entrèrent dans mes veines. Mon coeur battit sauvagement. Les infirmières bavardaient: "Alors ce bébé de Madame L. la semaine dernière; qui aurait cru qu'elle était si étroite, une grande femme comme ça, une grande femme comme ça, une grande femme comme ça..." Les mots continuaient leur ronde comme sur un disque. Elles parlaient, elles parlaient, elles parlaient...

Par pitié, soutenez mes jambes! Par pitié, soutenez mes jambes! Par pitié, soutenez mes jambes! PAR PITIE SOUTENEZ MES JAMBES! Je suis prête de nouveau. En rejetant la tête en arrière, je peux voir la pendule. Je lutte depuis quatre heures. Mieux vaudrait mourir. Pourquoi suis-je en vie pour lutter si désespérément? Je ne pouvais me souvenir de rien. Tout était sang et douleur. Il me faut pousser. Il me faut pousser. C'est un point noir fixe dans l'éternité. A la fin du grand tunnel sombre. Il me faut pousser. Une voix répétait: "Poussez! Poussez! Poussez!" Un genou sur le ventre, et les jambes de marbre qui m'écrasent, et la tête si grosse, et je dois pousser.

Suis-je en train de pousser ou de mourir? La lumière tout en haut, l'immense globe blanc aveuglant m'absorbe. Il m'absorbe lentement, m'aspire dans l'espace. Si je ne ferme pas les yeux, il va m'absorber complètement. Je me sens soulevée, comme par de longs et ténus fils de glace, malgré le feu qui me dévore, les nerfs crispés; il n'y a pas de repos dans ce long tunnel; je ne sais si c'est lui qui m'entraîne, ou si c'est moi qui veux en sortir, ou si c'est l'enfant qui se libère, ou si c'est la lumière qui m'absorbe. Est-ce que je vais mourir? Sang glacé dans les veines, craquement des os, plongée dans le noir, avec un minuscule éclair de lumière dans les yeux comme le fil d'un couteau, sensation d'un poignard enfoncé dans la chair, la chair qui se déchire quelque part comme si elle était transpercée par une flamme, ma chair se déchire quelque part et le sang en jaillit. Je plonge dans le noir, dans un noir absolu. Je pousse jusqu'à ce que mes yeux s'ouvrent et

je vois le médecin tenant un long instrument qu'il enfonce rapidement dans ma chair, et la douleur me fait hurler. Un long hurlement animal. Ça va la faire pousser, dit-il à l'infirmière. Mais cela n'arrive pas. Cela me paralyse de douleur. Il veut recommencer. Je me dresse avec fureur et je lui crie "Je vous défends de refaire ça, je vous le défends!"

L'ardeur de ma colère me réchauffe, le froid, la douleur se fondent en elle. Mon instinct me dit que ce qu'il a fait n'était pas indispensable, qu'il l'a fait dans sa fureur parce que les aiguilles de la pendule tournent, que l'aube est proche et que l'enfant n'est pas encore dehors et je perds mes forces et la piqûre ne provoque plus de contraction.

Je regarde le médecin qui arpente la salle, ou qui se penche sur la tête à peine visible. Il paraît stupéfait comme devant un mystère insoupçonnable, stupéfait par cette lutte. Il veut faire intervenir ses instruments, alors que je lutte contre la nature, contre moi-même, contre mon enfant et contre le sens que j'attribue à tout cela, contre mon désir de donner et de retenir, de garder et de perdre, de vivre et de mourir. Nul instrument ne peut m'aider. Il voudrait bien saisir un bistouri. Il doit observer et attendre.

Et cependant je voudrais me rappeler ce qui me retient à la vie. Je ne suis que souffrance sans souvenirs. La lampe a cessé de m'absorber. Je suis si épuisée que je ne puis même pas me mouvoir vers la lumière, ou tourner la tête vers la pendule. Mon corps est feu et meurtrissures, ma chair est douleur. L'enfant n'est pas un enfant, c'est un démon qui m'étrangle. Le démon se couche inerte, à la porte de la matrice, bloquant la vie, et je ne peux me débarrasser de lui.

Les infirmières recommencent leur bavardage. Je dis: laissez-moi tranquille. Je place mes deux mains sur mon ventre et très doucement avec le bout de mes doigts je frappe frappe frappe frappe frappe frappe sur mon centre en cercles. En rond, en rond, doucement, les yeux ouverts dans une grande sérénité. Le médecin s'approche, l'étonnement se lit sur son visage. Les infirmières sont silencieuses. Je frappe, frappe, frappe, frappe, frappe, frappe en petits cercles doux, en petits cercles calmes et doux. Comme un être primitif. Le mystère. Les yeux ouverts, les nerfs commencent à vibrer... une mystérieuse agitation. J'entends le tic-tac de la pendule... inexorablement, séparément. Les petits nerfs se réveillent, se remuent. Mais mes mains sont si fatiguées,

elles vont se détacher. La matrice bouge et se dilate. Je frappe, frappe, frappe, frappe, frappe. Je suis prête! L'infirmière presse mon ventre de son genou. Mes yeux s'injectent de sang. Un tunnel. Je pousse dans ce tunnel, je me mords les lèvres et je pousse. Déchirement de chair, et pas d'air. Hors du tunnel! Tout mon sang se déverse. Pousse! pousse! pousse! Il sort! Il sort! Il sort! Je le sens glisser, la délivrance soudaine, le poids a disparu. Noir. J'entends des voix. J'ouvre les yeux. Je les entends dire: "C'était une petite fille. Il vaut mieux ne pas la lui montrer". Toutes mes forces reviennent. Je m'assois. Le médecin crie: "Ne vous asseyez pas!"

"Montrez-moi l'enfant".

"Ne le lui montrez pas", dit l'infirmière, "ce serait mauvais pour elle". Les infirmières essaient de m'allonger. Mon coeur bat si fort que je ne peux m'entendre répéter: "Montrez-le moi". Le médecin le soulève. Il est violacé et petit comme un homme en réduction. Mais c'est une petite fille. Ses yeux clos ont de longs cils; elle est parfaitement constituée, et toute brillante des eaux de la naissance.